



Pour citer cet article :

Vučelj, Nermin. « Culture littéraire du héros stendhalien Julien Sorel ». *Filolog*, n° 24, 2021, p. 291–307. UDK 821.133.1.09-31 DOI 10.21618/fil2124291v ISSN 1986-5864.

Nermin S. Vučelj¹
Université de Niš
Faculté de Philosophie
Département de langue et littérature françaises

CULTURE LITTÉRAIRE DU HÉROS STENDHALIEN

JULIEN SOREL²

Résumé : *Le Rouge et le Noir est un roman sur l'éducation sentimentale de Julien Sorel dont les idéaux juvéniles se heurtent à la réalité politique de la Restauration, origine du drame du héros romanesque. L'éducation sentimentale de Sorel et l'évolution de son esprit sont dues aussi bien aux leçons tirées des livres qu'à celles de l'expérience de vie. Les lectures du héros stendhalien, loin de le divertir, l'éduquent et forgent son caractère. Le but de cette recherche est, en premier lieu, de présenter la culture littéraire de Julien Sorel, et d'analyser comment les lectures engendrent les idées des personnages romanesques et influencent leurs actes. La présente recherche tente aussi d'étudier le contexte sociopolitique des références littéraires figurant dans ce roman politique par excellence.*

Mots-clés : *Stendhal, Le Rouge et le Noir, lectures, culture littéraire, références littéraires.*

1. Introduction

La littérature, prise dans le sens large, ou plutôt originel – celui des Lettres, qui englobe la poésie, l'histoire, la théologie et la philosophie, joue un rôle primordial dans la formation culturelle et politique de l'homme et de la société. Les Lettres sont l'instrument du savoir et constituent le modèle des mœurs. La littérature au sens propre de la poésie nous instruit aussi, comme nous le rappelle Antoine Compagnon dans *La littérature, pour quoi faire ?*, Leçon inaugurale prononcée le 30 novembre 2006 au Collège de France.

¹ nermin.vucelj@filfak.ni.ac.rs

² Une partie de cette recherche est présentée au colloque *Les Études françaises aujourd'hui* (Novi Sad, les 23 et 24 octobre 2020) sous le titre « Références littéraires dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal ».

En faisant un parcours diachronique du rôle de la littérature, ou des *pouvoirs positifs*, ce qui est son terme, Compagnon considère « le moyen d'instruire » comme *le premier pouvoir de la littérature*. Il explique que, grâce à la *mimesis*, traduite aujourd'hui par *représentation* ou par *fiction* (de préférence à *imitation*), « l'homme apprend donc par l'intermédiaire de la littérature entendue comme fiction » (Compagnon 2011 : 40–41). La *catharsis* elle-même, en tant que purification ou épuration des passions par la fiction, « a pour résultat une amélioration de la vie à la fois privée et publique » (2011 : 41). Ainsi la littérature, considérée chez le théoricien français comme un synonyme de *poiésis* ou *mimesis*, détient-elle un pouvoir moral. De même, la littérature instruit et plaît, suivant la théorie pérenne du *dulce et utile* qui a marqué la création artistique de l'Antiquité, de la Renaissance et de l'Âge classique français. Une deuxième définition du pouvoir de la littérature, apparue avec les Lumières et approfondie par le romantisme, fait d'elle non plus un moyen d'instruire en plaisant, mais *un remède*, au sens qu'« elle libère l'individu de sa sujétion aux autorités » et qu'« elle guérit en particulier de l'obscurantisme religieux » (2011 : 44). La littérature et la lecture contribuent donc à la liberté et à la responsabilité de l'individu ; elles y tiennent lieu de morale.

La littérature et les Lettres en général constituent la base de l'éducation de l'individu et de la société, instrument de la promotion des valeurs sociales et de la formation d'une éthique. Pour cette raison, la littérature est bien appréciée ou fort désapprouvée, ce qui dépend du point de vue. Pour des esprits libres, la culture littéraire nous rend conscients en tant que citoyens, établit l'esprit critique, nous apprend la justice et la tolérance, nous éclaire sur la question politique et nous incite à l'action sociale. Pour le pouvoir d'État, certains ouvrages tendent à réduire l'autorité, à corrompre des mœurs et à encourager l'esprit de révolte. Dans le contexte du roman *Le Rouge et le Noir*, qui est le sujet de l'analyse dans cet article, la monarchie restaurée se méfiait des lectures subversives, en premier lieu des ouvrages des Lumières, et de ceux issus de la période révolutionnaire et de l'époque impériale. Les autorités et la noblesse dévouée au pouvoir royal avaient peur d'une nouvelle révolution et voyaient les bourgeois et les paysans comme des jacobins latents.³

C'est par ses lectures préférées que pouvait se reconnaître un nouveau jacobin, un libéral, janséniste ou protestant, voire tout ennemi de la dynastie des Bourbons. C'est leur culture littéraire qui provoque un conflit entre les jansénistes et les jésuites

³ C'est la première impression de Julien Sorel arrivant à l'hôtel de La Mole : « Ils ont tant peur des jacobins ! Ils voient un Robespierre et sa charrette derrière chaque haie » (Stendhal 1998 : 278). Le chercheur italien Carlo Ginzburg voit le héros stendhalien comme « un jacobin à contretemps » et il lit *Le Rouge et le Noir* comme « l'histoire d'une défaite individuelle tragique » (Ginzburg 2009 : 99).

au sein de l'Église et qui fait opposer les libéraux et les ultras dans le débat politique. Selon Yves Ansel, Stendhal a une conscience claire de la nécessaire *électoratisation* de la lecture ; à savoir, nous élisons et nous lisons des livres qui vont dans le sens de nos inclinaisons partisans, ce qui implique que « la politique de la réception est dans l'ordre des choses » ; or, « toute lecture est *de facto* politique » (Ansel 2010 : 101).⁴ Avant d'entrer dans une analyse détaillée de notre sujet, il est utile de se rappeler le contexte politique du roman *Le Rouge et le Noir*.

2. Horizon politique des lectures

La narration couvre la période de 1827 à 1830, c'est-à-dire les dernières années de la monarchie restaurée, celle des Bourbons, avec Louis XVIII, de 1814 à 1824, à qui succède son frère Charles X que l'émeute de 1830 va détrôner. Dans la monarchie restaurée recourant au système des privilèges dus à la naissance et favorisant les esprits médiocres, des cercles opposés aux Bourbons affrontent l'hypocrisie religieuse et le conformisme politique. Les libéraux optent pour les idées républicaines, les nouveaux jacobins rêvent d'une révolution, les athées et les libertins dénoncent l'immoralité de la pratique religieuse de l'Église, les jansénistes et les protestants subissent une nouvelle persécution lancée par les jésuites dont l'ordre est aussi restauré avec le retour des Bourbons. Dans ce contexte se déroule le drame de Julien Sorel dans ce roman politique par excellence.⁵

C'est bien cet aspect politique de son roman que l'auteur met en lumière dans un projet d'article conçu pour la revue littéraire italienne *Antologia* qu'il envoie à l'avocat florentin Vincenzo Salvagnoli. En s'exprimant à la troisième personne, Stendhal révèle qu'en ayant fait le portrait de la société française des dernières années de la Restauration, « l'auteur s'exposait à déplaire aux laids visages dont il traçait les ressemblances » et que « ces laids visages alors tout-puissants pouvaient fort bien le traduire devant les tribunaux et l'envoyer aux galères » (Stendhal 1998 : 599). Dans ce projet d'article datant de 1832, à l'époque de la Monarchie de Juillet

⁴ Marie-Pierre Le Hir constate que dans *Le Rouge et le Noir*, « le sociologue et l'écrivain se rejoignent » et que le romancier y dresse le tableau du champ littéraire de la Restauration. (Le Hir 2008 : 36)

⁵ En reconnaissant que *Le Rouge et le Noir*, au moment de sa parution, traduit l'actualité politique, Frank Lestringant définit la fiction stendhalienne comme « une allégorie de la réalité historique en train de s'accomplir » (Lestringant 2017 : 466), et Serge Bokobza affirme que le contenu idéologique de ce roman du *réalisme critique* « aide les forces historiques à se constituer » (Bokobza 1985–1986 : 26). Selon Jacques Dubois, *Le Rouge et le Noir* s'inscrit dans la liste des ouvrages du *programme réaliste* qui « fit du monde social un objet de fiction et du roman la forme la plus appropriée à un examen critique de cet objet » (Dubois 2009 : 11).

de Louis-Philippe I^{er} d'Orléans, après Charles X de Bourbon renversé,⁶ Stendhal accuse les jésuites, les congrégations et le gouvernement des Bourbons (1814–1830) d'avoir légué à ses compatriotes « la France grave, morale, morose » (*Ibid.*).

Pourtant, le germe de la « France morale », est semé durant l'Empire lorsque, dans les intérêts de son despotisme, Napoléon Bonaparte a instauré partout la délation et l'espionnage. Les autorités étaient au courant des visites que chaque maison recevait et des journaux qui y étaient lus, grâce à l'espionnage volontaire. Napoléon avait ainsi fondé une ennuyeuse pruderie que la congrégation devait fixer dans les mœurs de la province. Selon Stendhal, ces habitudes morales s'étaient établies en France de 1806 à 1832, ce qui rendait le XIX^e siècle « si moral, si hypocrite, et par conséquent si ennuyeux » (1998 : 598), et bien opposé à « la France gaie, amusante, un peu libertine », celle de 1715 à 1789 (1998 : 599). L'agitation politique des dernières années de la Restauration est le cadre socioculturel dans lequel s'inscrit l'histoire intime de Julien Sorel dont l'éducation intellectuelle et sentimentale est due à ses maîtres et aux lectures qu'ils lui ont faites.

3. Lectures de Sorel faisant son « Coran »

Le narrateur du *Rouge et le Noir* introduit le héros principal dans le chapitre IV intitulé « Un père et un fils » : Julien Sorel est dans la scierie de son père où les troncs de sapin se transforment en planches. Mais au lieu de surveiller l'action du mécanisme, le jeune homme lit. La première apparition du héros dans le roman est ainsi le tableau représentant Sorel qui lit : « L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. » (Stendhal 1998 : 36). Le père Sorel, qui ne sait pas lire lui-même, trouve odieuse « cette manie de lecture » (*Ibid.*). Un coup violent qu'il donne à son fils fait voler le livre dans le ruisseau. Le jeune homme avait les larmes aux yeux à cause de la perte du livre qu'il adorait, selon le deuxième tableau narratif relatif au sujet de Sorel lecteur : « [...] il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre ; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, le *Mémorial de Sainte-Hélène* » (*Ibid.*).

Dans le chapitre suivant, le romancier nous apprend ce qui constitue « le Coran » du jeune homme : le *Mémorial de Sainte-Hélène* de Napoléon et son recueil des *Bulletins de la Grande Armée*, ainsi que *Les Confessions* de Rousseau. Sorel « se serait fait tuer pour ces trois ouvrages » et « jamais il ne crut en aucun autre », nous révèle

⁶Rappelons-nous que l'agitation du 27 au 29 juillet 1830, nommée les Trois Glorieuses ou la Révolution de Juillet, a instauré la Monarchie de Juillet avec Louis-Philippe I^{er} d'Orléans, lui-aussi détrôné plus tard dans la Révolution de Février en 1848.

le narrateur, en expliquant d'où venait une telle conviction de Julien : « D'après un mot du vieux chirurgien-major, il regardait tous les autres livres du monde comme menteurs, et écrits par des fourbes pour avoir de l'avancement. » (1998 : 40).

Son premier mentor, le vieux chirurgien-major, en pension chez les Sorel, enseignait à Julien le latin et l'histoire, et plus précisément – « ce qu'il savait d'histoire » (1998 : 38) ; comme il était un vieux combattant de Bonaparte, l'histoire qu'il connaissait par expérience était la campagne de 1795 en Italie. Le chirurgien-major, retiré à Verrières, est considéré comme un ancien jacobin et bonapartiste, suscitant la méfiance du maire de Verrières, Monsieur de Rênal, qui le prend pour un agent secret des libéraux. Pour cette raison, le maire a quelques doutes sur la moralité de Sorel qui devait être précepteur de ses fils, car ce jeune homme était le Benjamin du vieux chirurgien-major et celui-ci, en mourant, lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur et une trentaine de livres, dont le plus précieux venait de faire le saut dans le ruisseau. Comme Sorel étudiait la théologie depuis trois ans et se préparait à entrer au séminaire, le maire conclut que le fils du charpentier n'était donc pas *libéral*, mais qu'il était *latiniste*.

Avant de partir chez les Rênal, Sorel met en sûreté ses livres et la croix de la Légion d'honneur chez son ami Fouqué, le jeune marchand de bois qui habite dans la haute montagne dominant Verrières. Il est bien conscient que les lectures que son mentor lui a fait lire sont mal vues en France sous Charles X et qu'elles pourraient le désigner comme ennemi de la monarchie, notamment les trois lectures faisant son « Coran ». L'héritage de Bonaparte était mal vu sous la Restauration car Napoléon avait détrôné Louis XVIII onze mois après la restauration de la monarchie des Bourbons et avait imposé Les Cent-Jours impériaux. L'Empire n'était que l'envers du régime révolutionnaire qui avait fait écrouler l'Ancien régime. Dans les yeux des monarchistes, l'horreur révolutionnaire est due aux ouvrages impies des encyclopédistes et des philosophes des Lumières, notamment Rousseau qui a appris à Sorel le mépris envers les classes privilégiées. Ainsi Sorel refuse-t-il de manger avec les domestiques des Rênal : « Il puisait cette répugnance dans les *Confessions* de Rousseau. C'était le seul livre à l'aide duquel son imagination se figurait le monde. » (1998 : 39–40).⁷

Le narrateur fait connaître son héros au lecteur avant que celui-ci le rencontre dans la scène du chapitre IV – Julien lisant dans le hangar de son père. Dans le

⁷Dans le livre 7 des *Confessions*, Rousseau raconte qu'il a été présenté à M^{me} de Besenval comme un jeune homme talentueux en musique. M^{me} de Besenval l'a invité à rester au dîner, mais comme il a compris que le dîner auquel elle l'invitait était celui de son office, parmi ces domestiques, il était bien fâché. (Rousseau 1972 : 446).

chapitre précédent, M. de Rênal apprend à son épouse qu'il devait engager Sorel comme précepteur de leurs enfants, car « c'est un jeune prêtre, ou autant vaut, bon latiniste », selon les mots du curé Chélan, mentor de Sorel en matière de religion. Dans le chapitre VI, le narrateur nous apprend que ce jeune homme est d'une mémoire étonnante, qu'il a appris par cœur le Nouveau Testament en latin et le livre *Du Pape* de Maistre, mais qu'il « croyait à l'un aussi peu qu'à l'autre » (1998 : 40). Le seul motif de Sorel pour ces connaissances religieuses provient de son projet de gagner la faveur du curé Chélan duquel dépend son sort. Sorel est né avec une âme noble et une passion nourrie par la vie et l'œuvre de deux hommes distingués, Napoléon Bonaparte et Jean-Jacques Rousseau. Examinons d'abord son influence napoléonienne.

3. a. Lectures napoléoniennes

Dans son article sur la poétique du personnage de Sorel, Michel Crouzet conclut que le *Mémorial* de Napoléon établit « des rapports directs d'âme à âme », ce qui permet une communication sublime entre des âmes identiques déclenchant « la conduite héroïque et le mimétisme du héros » (Crouzet 1986 : 91–92). Dès sa première enfance, le héros stendhalien « ne passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée » et « cette idée le consolait de ses malheurs qu'il croyait grands, et redoublait sa joie quand il en avait. » (Stendhal 1998 : 44). Pour Sorel, les écrits de Napoléon sont « l'unique règle de sa conduite et objet de ses transports » (1998 : 74). Lorsqu'il était découragé, il trouvait dans les paroles de son idole « bonheur, extase et consolation » (*Ibid.*). Certaines considérations sur les femmes, que l'Empereur avait élaborées, lui ont donné les idées qu'un jeune homme de son âge aurait déjà eues. Sorel a ainsi eu le courage de toucher la main de M^{me} de Rênal lorsqu'il s'est trouvé auprès d'elle dans le jardin. Il était envahi par l'idée d'un *devoir à accomplir* et ce devoir était d'obtenir que M^{me} de Rênal ne retirât pas sa main lorsqu'il la touchait. Avant cet *exploit*, Sorel s'était fortifié en lisant Napoléon. Le lendemain de sa *victoire*, content d'avoir fait un devoir héroïque, « il s'enferma à clé dans sa chambre, et se livra avec un plaisir tout nouveau à la lecture des exploits de son héros » (1998 : 78). Dans le chapitre XI, Sorel prend discrètement la main de Louise Rênal en présence de son époux que notre héros méprise à cause de son statut social privilégié. Après cette soirée, bouleversant l'esprit d'une épouse vertueuse et enflammant l'*héroïsme* du jeune homme, M^{me} de Rênal ne pouvait fermer l'œil, et Sorel ne songeait qu'au bonheur de reprendre son

livre favori, car, « à vingt ans, l'idée du monde et de l'effet à y produire l'emporte sur tout » (1998 : 91).

Aux moments de son ivresse romanesque, Sorel lisait Napoléon pour se calmer. Lorsqu'il était triste, il revenait aux *Mémoires de Napoléon, écrits sous sa dictée à Sainte-Hélène* pour s'encourager. À la fin du roman, lorsque Julien Sorel attend sa peine de mort, l'exemple de Napoléon le détourne des pensées suicidaires. Et non seulement il dissipe en lui l'idée de se donner la mort, mais l'enthousiasme de nouvelles lectures le saisit : « Me tuer ! ma foi non, se dit-il, après quelques jours, Napoléon a vécu... D'ailleurs, la vie m'est agréable ; ce séjour est tranquille ; je n'y ai point d'ennuyeux, ajouta-t-il en riant, et il se mit à faire la note des livres qu'il voulait faire venir de Paris. » (1998 : 513). Le héros stendhalien ne pouvait lire ses livres frondeurs qu'en cachette. Le chapitre IX nous décrit le danger que court Sorel pour avoir eu un portrait de Napoléon caché dans la paillasse de son lit. Si le valet de chambre l'avait trouvé, il aurait dénoncé le jeune précepteur. Par crainte d'être dévoilé comme bonapartiste, Sorel a brûlé la boîte dangereuse.⁸

3. b. Lectures rousseauistes

Durant son poste de précepteur chez les Rênal, Sorel ne s'est pas contenté de relire des ouvrages qu'il possédait déjà, mais il a commandé de nouveaux livres à l'aide de son ami Fouqué qui les recevait à son adresse car Julien en tant qu'élève en théologie n'osait les demander à un libraire. Louise de Rênal a contribué aussi aux nouvelles lectures de Sorel. Avant de se rendre compte qu'elle était amoureuse du jeune précepteur de ses fils, dans le chapitre VII dénommé « Les affinités électives », elle est passée chez un libraire, malgré son affreuse réputation de libéral, et y a acheté des livres pour ses fils, « mais ces livres étaient ceux qu'elle savait que Julien désirait » (1998 : 62). Quant au mari, il pensait que son fils aîné avait à lire des ouvrages qu'il entendrait mentionner dans la conversation lorsqu'il serait à l'École militaire, mais la crainte de voir son nom paraître sur le registre de la librairie le retenait. Pour éviter le soupçon, Sorel lui a proposé de s'abonner sous le nom d'un de ses domestiques.

Grâce à M^{me} de Rênal, notre héros commence à lire des livres « d'une façon toute nouvelle » et apprend de petites choses sur la société à laquelle son statut l'empêche d'appartenir. Louise de Rênal était peu éduquée et ses lectures se bornaient à un

⁸ Sorel montre cette même précaution à Paris. Après avoir écrit dix pages de l'éloge historique de son premier mentor, le vieux chirurgien-major bonapartiste, il brûle son écrit de crainte qu'il ne tombât dans les mains de quelqu'un de l'hôtel de La Mole.

« très petit nombre de romans que le hasard avait mis sous ses yeux » (1998 : 66). Mais elle tenait un volume dépareillé de *La Nouvelle Héloïse* dans son château de campagne à Vergy où se déroulait son histoire sentimentale avec le jeune précepteur de ses fils.⁹ Sorel profite de son séjour à Vergy pour lire le roman épistolaire de Rousseau préromantique et pour séduire M^{me} de Rênal. Plus tard, il joue le rôle d'un amoureux maladif à la manière de Saint-Preux en récitant quelques passages de *La Nouvelle Héloïse* à une serveuse dans l'auberge de Besançon.

Toujours est-il que le vrai Rousseau auquel Sorel revient le plus souvent est le citoyen genevois dans *Les Confessions* figurant parmi les trois lectures préférées de l'héros stendhalien. C'est du moins son livre favori avant de monter à Paris. Car, au bal de minuit dans l'hôtel de Retz (seconde partie, chap. VIII et IX), Mathilde de La Mole, attirée par le secrétaire de son père, reconnaît en lui un philosophe, comme J.-J. Rousseau, pour qui tous ces bals sont des folies qui l'étonnent sans le séduire. Sorel lui réplique qu'il considère Rousseau comme un sot qui s'avisait de juger le grand monde, car, il ne le comprenait pas, et y portait « le cœur d'un laquais parvenu » (1998 : 328). Dans ce débat investi, Mathilde prend le parti rousseauiste en soulignant ses mérites d'avoir écrit le *Contrat social*, et Sorel lui oppose Rousseau le mémorialiste qui, malgré ses sermons républicains, agit en parvenu qui s'enivre de bonheur lorsqu'un duc change la direction de sa promenade pour l'accompagner.

Ce dédain envers Rousseau que Sorel exprime devant Mathilde pouvait provenir, d'une part, de sa maturité en lecteur de Rousseau, et, d'autre part, de sa précaution tirée d'une leçon sur les différences sociales que l'abbé Pirard lui avait apprise dès son arrivée à l'hôtel de La Mole. Un plébéien peut être honoré de savoir le latin et le grec et connaître l'histoire, et le marquis de La Mole le protégerait comme un savant, mais il est hors de question qu'un homme issu d'une classe défavorisée disserte sur des matières importantes et au-dessus de sa position – lui explique Pirard en citant le duc de Castries qui a parlé avec dédain d'Alembert né de parents inconnus et du philosophe-mendiant Rousseau par la phrase suivante : « Cela veut raisonner tout, et n'a pas mille écus de rente. » (1998 : 302). Rousseau ne revient désormais plus dans *Le Rouge et le Noir*. D'autres auteurs s'imposent à Julien Sorel.

4. Trois écoles de la formation de Sorel

Sorel a reçu la première éducation dans son pays natal, à Verrières, où il devait son initiation aux Lettres à ces deux mentors – pour les lectures historiques au

⁹ Dans son ouvrage intitulé *Le Rouge et le Noir : Roman de 1830, impossible en 1830*, Sylvie Thorel voit Louise de Rênal comme « une héroïne inspirée de Julie » de Rousseau. (Thorel 2013)

chirurgien-major, et pour les lectures religieuses au curé Chélan. Alors que les lectures historiques l'ont fait rêver de devenir soldat, ce qui lui semblait désormais impossible une fois la gloire impériale passée, les lectures saintes, qui n'avaient point pris son cœur, lui ont servi de moyen d'entrer au séminaire et, peu après, d'être nommé curé d'une paroisse. Telle est la différence entre ces deux mentorats tels que Sorel les a vus.

Après sa première éducation acquise à Verrières, le degré intermédiaire de sa formation se déroule à deux endroits et à deux niveaux différents. Tout d'abord dans la maison des Rênal, où la *scolarisation* de Sorel comprend des relectures napoléoniennes, certaines lectures « infâmes » dont nous ignorons les titres, et au moins une lecture romanesque, celle de *La Nouvelle Héloïse*. Le second lieu, le séminaire de Besançon où il a passé quatorze mois, est le second cycle de sa formation intermédiaire dirigée par l'abbé Pirard. Sorel est initié aux nouvelles lectures religieuses, mais il s'initie tout seul aux lectures des auteurs latins.

Le niveau avancé de la formation du héros stendhalien se déroule dans l'hôtel de La Mole à Paris. S'il faut chercher un mentor de Sorel dans cette école supérieure de sa culture littéraire, nous pouvons le trouver dans le personnage de Mathilde de La Mole. Nous y reviendrons plus tard. Analysons maintenant les lectures religieuses que Sorel doit au curé Chélan et examinons à quel point sa culture littéraire s'est enrichie durant son séjour au séminaire.

4. a. Épreuves du séminariste Sorel

Lorsque M. de Rênal apprend par des lettres anonymes que son épouse a une affaire amoureuse avec le précepteur de leurs fils, Sorel est obligé de partir, mais pour éviter que la rumeur coure à Verrières, le maire décide de financer une année de pension à Sorel dans le séminaire de Besançon. Avant son arrivée, le directeur du séminaire a reçu une lettre de recommandation écrite par le curé Chélan dans laquelle celui-ci l'avertissait qu'il avait enseigné à Sorel « cette ancienne et bonne théologie des Bossuet, des Arnault, des Fleury » (1998 : 204), en louant l'intelligence et la mémoire du jeune homme qui pouvait être « un ouvrier remarquable dans la vigne du Seigneur » (1998 : 203), mais en exprimant un doute sur la sincérité de la vocation du jeune homme.

En examinant Sorel à l'œuvre sur la théologie, l'abbé Pirard a jugé sa connaissance sur les saintes Écritures « approfondie et trop approfondie » (1998 : 205), y décelant « cette tendance fatale au protestantisme », mais concernant la doctrine des saints Pères, tels que Jérôme, Augustin, Bonaventure et Basile, il a constaté de

grandes lacunes dans le savoir de Sorel. En répondant à la question de l'autorité du Pape, le nouveau séminariste a récité *Du Pape*, le livre de Joseph de Maistre prêchant l'apologie de la théocratie, qu'il connaissait par cœur. Pirard doute que le curé Chélan ait pu montrer ce livre à son disciple simplement pour lui apprendre à s'en moquer. Bien qu'il reproche à son grand ami Chélan une inclinaison vers la théologie réformée et le soupçonne d'être adepte de l'Église gallicane, Pirard est aussi mal vu au sein de l'Église catholique dirigée par les jésuites, étant considéré comme partisan des idées jansénistes. Le prouve sa réaction intime après de longues épreuves orales de théologie en langue latine qu'il avait imposées à Sorel : « En effet, sans les principes de gravité austère que, depuis quinze ans, il s'était imposés envers ses élèves en théologie, le directeur du séminaire eût embrassé Julien au nom de la logique, tant il trouvait de clarté, de précision et de netteté dans ses réponses. » (1998 : 205–206). Ces qualités, Stendhal les attribue aux jansénistes et à tous ceux accusés d'hérésie ou de subversion politique.

Selon le romancier, l'hypocrisie sociale sous la Restauration réside dans le camp des ultras soutenant les Bourbons et dans le cercle des jésuites dirigeant l'Église. L'immoralité jésuite et le conformisme politique sont ainsi représentés par le vicaire Maslon, le grand vicaire Frilair, le sous-directeur du séminaire Castanède et le jeune archevêque d'Agde. Du côté de l'austérité religieuse et de la pureté morale se trouvent le curé Chélan et le *sévère janséniste* Pirard. Chélan a donné à Sorel « l'habitude de raisonner juste et de ne pas se laisser payer de vaines paroles » (1998 : 222), sans l'avoir prévenu que le bon raisonnement offensait s'il provenait d'un homme peu considéré. « Le bien dire de Julien fut donc un nouveau crime », un *vice énorme*, car « il jugeait par lui-même, au lieu de suivre aveuglement l'autorité et l'exemple » (1998 : 212–213). Ayant inspiré l'horreur à ses camarades de séminaire, il a été surnommé Martin Luther à cause de « cette infernale logique qui le rend si fier » (1998 : 222). Mais ces mêmes raisons incitent le directeur du séminaire à nommer Sorel répétiteur pour le Nouveau et l'Ancien Testament, ce qui, peu à peu, diminue la haine *des êtres grossiers* envers Julien, car être répétiteur était dans leurs yeux *sentiment de sa dignité* et il devenait désormais *de mauvais ton* de l'appeler Martin Luther.

Au fur et à mesure, Sorel obtient des partisans parmi ses camarades, mais les instituteurs du séminaire sont contrariés de voir le nom de Sorel prendre la première place sur la liste des examens. Les examinateurs nommés par le grand vicaire Frilair incitent perfidement Julien à réciter plusieurs odes d'Horace et des passages de Cicéron et de Virgile, et après vingt minutes d'un tel discours passionné sur les *auteurs profanes*, ils reprochent à ce Benjamin de l'abbé Pirard le temps qu'il avait

perdu à *ces études profanes*. Le grand vicaire a fait injure au directeur du séminaire en mettant Sorel à la position 198 sur 322 séminaristes.

En devinant qu'il sera destitué, l'abbé Pirard se décide à quitter le diocèse et à accepter une cure dans les environs de Paris que le marquis de La Mole lui a offerte. Envoyé à l'évêché, *au milieu des loups*, pour y porter la lettre de démission du directeur du séminaire, Sorel se trouve devant Monseigneur qui l'interroge sur ses études. Après les questions de théologie, Julien est examiné au sujet des humanités. Sorel brille devant Monseigneur par son savoir sur Virgile, Horace et Cicéron, ce qui enchante l'évêque de Besançon, humaniste lui-même, qui juge impossible de faire de meilleures études, ce à quoi Sorel ose répliquer que le séminaire offre 197 sujets meilleurs que lui.¹⁰ Ce qui avait été puni par ses examinateurs a été récompensé par l'évêque de Besançon. Pour le remercier de la soirée passée à converser sur l'antiquité latine, Monseigneur, ayant remarqué que le jeune séminariste ignorait l'histoire ecclésiastique et celle de l'Empire romain, lui a offert huit volumes de Tacite. Ce don de l'évêque a servi à Sorel de *paratonnerre* dans le séminaire, car, désormais, il n'y avait plus de jalousie, et tout le monde lui faisait même la cour basement. Néanmoins, il décide de monter à Paris, « sur le théâtre des grandes choses » (1998 : 250), pour devenir le secrétaire du marquis de La Mole.

4. b. Éducation approfondie du secrétaire Sorel

Alors que la vie de Julien Sorel chez les Rênal, couvrant la première partie du roman du chapitre VI au chapitre XXIII, se déroule dans une simplicité champêtre entre ses rêveries nourries par des lectures napoléoniennes et sa conquête romanesque, sa vie dans la capitale, racontée dans la seconde partie du roman, se déroule dans une société qui lui offre tous les avantages du monde et approfondit sa culture littéraire. Ainsi, dans le château de La Mole croise-t-il des écrivains en

¹⁰Sorel le répéteur du Nouveau et de l'Ancien Testament a fait de grands progrès dans sa connaissance des auteurs latins par rapport à Sorel le précepteur chez les Rênal, cela est mis en lumière dans une scène du chapitre VI dans la première partie du roman. Arrivé à la maison du maire de Verrières, le jeune latiniste récite des pages entières du Nouveau Testament que l'aîné des Rênal, Adolphe, ouvre par hasard. Pour se montrer docte à son tour, le maire récite « un assez grand nombre de prétendus vers d'Horace » ce à quoi Sorel réplique que le saint ministère auquel il s'est destiné lui avait défendu de lire un poète profane, ce qui n'était qu'un prétexte pour dissimuler son ignorance, car le narrateur nous révèle que « Julien ne savait de latin que sa Bible » (1998 : 54). Lorsque Sorel est parti pour Paris, il avait déjà acquis des compétences en humanités. Au début de son poste de secrétaire chez La Mole (seconde partie, chap. II), l'un des convives du marquis attaque Horace, et Sorel conclut que la culture littéraire de son interlocuteur, relative à l'antiquité latine, ne dépasse pas une étroite connaissance d'Horace. Notre héros a décidé de briller au sujet des humanités, et « à partir de cet instant il fut maître de lui » (1998 : 285).

vogue, tel que le poète Béranger, et au bal de de M. de Retz des hommes politiques, tel que le comte Chalvet, un compagnon de Napoléon, dont Sorel avait souvent lu le nom dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. De même voit-il au théâtre des auteurs en vogue, tel que Casimir Delavigne ou Victor Hugo qui déplaît à Sorel, et le jeune homme « partagea sa fureur contre le succès d'*Hernani* » (1998 : 345) avec l'académicien fréquentant l'hôtel de La Mole.

Les lectures de Sorel avant son arrivée à Paris se sont montrées insuffisantes par rapport aux lectures que l'hôtel de La Mole lui procurait. La culture littéraire du jeune secrétaire s'est montrée surtout inférieure à celle de la fille du marquis que Sorel trouvait « savante, et même raisonnable » (1998 : 348). Dans leurs longues conversations qu'ils avaient, au début, Julien passant pour un savant dans la maison des La Mole n'était qu'« un confident de la tragédie » (*Ibid.*), car il n'avait point connu des historiens et mémorialistes de l'époque des derniers Valois, des guerres de la Ligue et du règne d'Henri IV, à savoir des « temps héroïques de la France » (1998 : 349) dont Mathilde lui parlait. Pour sortir de ce rôle de *confident passif*, Sorel s'est plongé dans les écrits historiques de Pierre de Brantôme et dans les mémoires de Pierre de L'Étoile et d'Agrippa d'Aubigné. Désormais, les conversations qu'il menait avec Mathilde devenaient plus animées et Julien « oubliait son triste rôle de plébéien révolté » (1998 : 348). L'esprit de Mathilde de La Mole a ainsi incité l'esprit de Julien à s'envoler plus haut au point que nous pourrions, en quelque sorte, considérer la fille du marquis comme le mentor de Sorel.

La culture littéraire de Julien avant son arrivée chez les Rênal valait une trentaine de livres que le chirurgien-major lui avait légués, dont ses ouvrages favoris étaient ceux de Napoléon et de Rousseau. Comme il lisait en cachette des auteurs latins durant ses études au séminaire, à son arrivée à Paris, il était bien éduqué en humanités. Mais, dans l'hôtel de La Mole, « Julien ne comprenait rien à tous les noms modernes [...] qu'il entendait prononcer pour la première fois », tels que les poètes romantiques Robert Southey et Lord Byron, ou le souverain anglais George IV, par sa culture le premier gentleman d'Angleterre. En entrant dans la bibliothèque du marquis, le jeune secrétaire s'est cru au paradis, et « il faillit devenir fou de joie en trouvant une édition de Voltaire » (1998 : 282), quatre-vingts volumes imprimés à Londres. Sorel a pris l'habitude de voler ces livres, et pour cacher l'absence de celui qu'il emportait, il écartait un peu chaque volume voisin. Bientôt, il s'est aperçu qu'une autre personne lisait Voltaire : c'était Mathilde. Désormais, les deux jeunes étaient devenus complices dans ces lectures impies.

Le marquis lui-même se procurait des éditions suspectes et dangereuses, pour être au courant de l'humeur politique de la bourgeoisie jugée appartenant à la classe

ennemie. Il a chargé Sorel d'acheter toutes les nouveautés *un peu piquantes*, parmi lesquelles pourraient se trouver des livres hostiles aux intérêts du trône et de l'autel. « Pour que le venin ne se répandît pas dans la maison » (1998 : 364), à savoir pour empêcher Mathilde de les lire, le marquis a ordonné à Sorel de déposer de nouveaux livres dans une petite bibliothèque placée dans sa chambre. Malgré tous ces livres *dangereux* et la presse libérale que le marquis s'était procurés, dans sa maison on ne parlait pas de la politique comme on le faisait dans des maisons bourgeoises. Tant qu'on ne plaisantait pas « de tout ce qui est établi » (de Dieu, des prêtres, du roi) et qu'on ne disait rien de bien des journaux de l'opposition, « ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de tout ce qui se permet un peu de franc-parler », alors, « on pouvait librement raisonner de tout » (1998 : 292).

De tous les auteurs, le nom de Voltaire est le plus mentionné dans *Le Rouge et le Noir*. Au séminaire (première partie, chap. XXVI), lorsque Sorel s'obstine à plaire à un élève sérieux et pieux, celui-ci le repousse sous prétexte que chacun doit agir pour soi et qu'il ne veut point être un impie comme Voltaire et être brûlé par le courroux de Dieu. À la fin du roman (chap. XLV), le confesseur qui rend visite au jeune condamné à mort conseille à Sorel de jouer le rôle du repentant aux yeux doux, afin de convaincre les femmes de Besançon et adoucir *l'effet corrosif* des ouvrages impies de Voltaire. Depuis que Sorel était condamné à mort, tous les vers qu'il avait appris par cœur dans sa vie lui revenaient en mémoire, tels que ceux du *Mahomet* de Voltaire (acte II, sc. 5) : « Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins / A sur l'esprit grossier des vulgaires humains » (1998 : 403). Les derniers jours, avant d'être décapité, Sorel contemplait Dieu. Il imaginait *une vraie religion* dans laquelle *un vrai prêtre* parlerait de Dieu, mais non de celui de la Bible, « petit despote cruel et plein de la soif de se venger », mais du « Dieu de Voltaire, juste, bon, infini » (1998 : 558).

Dans le chapitre XXVI (première partie du roman), le narrateur élabore en philosophe la politique de l'Église à l'égard du savoir, et conclut que l'Église de France a compris, « depuis Voltaire », que les livres étaient ses vrais ennemis : « C'est la soumission de cœur qui est tout à ses yeux. Réussir dans les études, même sacrées, lui est suspect. » (1998 : 210). L'abbé Pirard prédit à Sorel que sa carrière sera pénible : « Je vois en toi quelque chose qui offense le vulgaire » (1998 : 231). Mais l'esprit fort enchante son homologue. Au bal du duc de Retz (seconde partie, chap. IX) Mathilde s'éprend de Sorel. Elle étudie ses traits pour y chercher « ces hautes qualités qui peuvent valoir à un homme l'honneur d'être un condamné à mort » (1998 : 335). Cela nous mène à la culture littéraire des autres personnages du *Rouge et le Noir*.

5. Culture littéraire des personnages stendhaliens

Analysons à présent la culture littéraire des autres personnages romanesques, pour démontrer que leurs lectures sont influencées aussi bien par leur statut social que par une sensibilité personnelle. Sous la Restauration, le conformisme a imposé des lectures respectant les bonnes mœurs, l'autorité royale et la religion. Le marquis de La Mole, « irrité contre le temps présent » (1998 : 315), à savoir contre la presse libérale et la littérature subversive, retrouvait son calme en ordonnant à Sorel de lui lire et traduire du latin au français Tite-Live qui figurait dans sa bibliothèque ; car « la traduction improvisée sur le texte latin l'amusait » (*Ibid.*). La culture littéraire du marquis est celle des humanités, qui comprend des auteurs latins et des classiques français. Le maire de Verrières ne partage cette culture littéraire que formellement. M. de Rênal est un provincial, et M. de La Mole, en tant que noble de la capitale, dépassait par son éducation cet industriel de province.

M^{me} de Fervaques, que Sorel courtisait pour rendre Mathilde jalouse, représente le mieux la culture littéraire de l'aristocratie française sous la Restauration : elle aime « parler de la dernière chasse du roi » (1998 : 456–457) ; son livre favori – *Mémoires du duc de Saint-Simon*, « surtout pour la partie généalogique » (1998 : 457) ; elle déteste Voltaire, « cet homme si immoral » (1998 : 466) et méprise plus généralement les écrivains qui cherchent à corrompre les jeunes ; elle poursuit impitoyablement les poètes satyriques, tel que Collé. La maréchale de Fervaques trouve que les lettres qu'elle reçoit de Sorel ont « une couleur antimonarchique et impie » (*Ibid.*) ; et elle le prévient que l'on ne peut aimer M^{me} de Fervaques et Bonaparte à la fois. Au sujet de Napoléon, l'auteure Irène Simon voit chez Sorel une évolution qui le conduit « de l'hypocrisie à la sincérité et du silence à la parole » (Simon 1986 : 205). Au début, en tant que précepteur des fils des Rênal, Sorel cache hypocritement son admiration pour Napoléon ; en tant que secrétaire du marquis, il en parle ouvertement avec Mathilde ; et finalement, « il ne se sentira ni effrayé ni gêné lorsque la maréchale de Fervaques critiquera son enthousiasme pour Napoléon » (*Ibid.*).

Lorsque l'abbé Pirard recommande Sorel pour le poste de secrétaire du marquis, il signale au jeune latiniste que M. de La Mole compte sur lui pour devenir l'ami de son fils, le comte Norbert, et lui apprendre quelques phrases sur Cicéron et Virgile. Être l'ami signifie que Sorel devient un serviteur dévoué de son maître. L'abbé Pirard prévient son Benjamin de *peser bien* les différences sociales entre le fils d'un charpentier et le fils d'un marquis. Le marquis ne craignait point que son fils puisse lire des livres dangereux occupant les rayons de sa bibliothèque, étant donné

que le jeune comte n'était pas l'esprit fort dans la famille. L'esprit de Norbert était celui de *ces beaux jeunes gens* fréquentant l'hôtel de La Mole qui lisaient *René* de Chateaubriand et n'avaient rien d'héroïque. Si le marquis ne craignait point pour son fils, il s'est rendu compte que sa fille pouvait lui faire des soucis, étant d'une forte lucidité et d'un esprit indépendant.

Dans le chapitre XI (seconde partie du roman), nous apprenons qu'elle lit *Manon Lescaut*, *La Nouvelle Héloïse*, *les Lettres d'une religieuse portugaise*, mais sa culture littéraire ne se réduit point à ces lectures sentimentales. À dix-neuf ans, elle a besoin du « piquant de l'esprit » (1998 : 288) – nous annonce le narrateur dans le deuxième tableau narratif dans lequel apparaît l'héroïne (seconde partie, chap. III). Sur la liste de ses lectures figuraient des mémorialistes de l'époque des Guerres de religion et des philosophes des Lumières. Après avoir révélé à Sorel son affection pour lui, effrayée par son aveu « à un homme placé dans les derniers rangs de la société », et, de même, effrayée par « l'inconnue du caractère du Julien » (1998 : 375), Mathilde s'est reconnue dans l'anti-héroïne d'Euripide, qu'elle cite : « Eh bien ! je me dirai comme Médée : *Au milieu de tant de périls, il me reste Moi.* » (1998 : 376). Ce détail nous montre la bonne éducation de Mathilde en humanités.

6. Conclusion

Le dessein de la présente recherche était d'analyser dans *Le Rouge et le Noir* le rôle des Lettres dans la formation de l'homme en tant que citoyen et d'examiner l'importance de la littérature dans l'éducation sentimentale et dans l'évolution de la sensibilité. Cet article montre le lien entre la culture littéraire d'un individu et la classe sociale à laquelle il appartient. Le pouvoir politique tente à tout prix de maintenir son autorité, ce qui impose une distance sociale entre les privilégiés et les défavorisés. L'éducation y joue un grand rôle et les Lettres contribuent à la formation de la vision du monde d'une classe sociale et à l'esprit des individus. Sous la Restauration, la monarchie des Bourbons cherche à revenir aux valeurs de l'ancien régime, y compris la culture littéraire de l'époque prérévolutionnaire. L'aristocratie et la congrégation, soutenant la monarchie, se méfient des bourgeois que les philosophes des Lumières ont éclairés et des plébéiens qui sont, par définition, les jacobins. La conscience de la classe défavorisée s'est réveillée en se nourrissant de lectures subversives.

Les références aux Lettres que Stendhal fait dans son roman témoignent non seulement d'une forte culture littéraire du romancier, mais également de la profondeur de sa pensée lucide et des couches de significations de sa fiction romanesque que nous ne saisissons qu'à travers une lecture minutieuse et passionnante. Le lecteur

d'aujourd'hui et de demain peut apprendre beaucoup sur sa propre contemporanéité à travers ce récit bien ancré dans la société française de la Restauration aux dates précises de 1827 à 1830, car ce roman politique par excellence se réactualise à chaque nouvelle lecture et son message se transpose facilement à toute époque. *Le Rouge et le Noir* est un roman psychologique qui étudie le fonctionnement de nos jugements et de nos actes dans le contexte social. C'est un roman philosophique sur les phénomènes qui échappent à notre entendement, sur les circonstances de l'existence humaine et sur le sens de la vie.

L'esprit de ce roman portant en épigraphe la parole de Danton « La vérité, l'âpre vérité » pourrait aussi bien se résumer à ce proverbe bien connu : « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es ». C'est dans cet esprit que le présent article a tenté d'analyser les lectures des personnages stendhaliens et de présenter, en premier lieu, la culture littéraire du héros Julien Sorel.

Sources

1. Rousseau, Jean-Jacques (1972), *Les Confessions*. Tome I. Introduction et commentaires de Bernard Gagnebin, Paris : Librairie Générale Française.
2. Stendhal, Henri Bayle (1998), *Le Rouge et le Noir*, préface et commentaires de Pierre-Louis Rey, Paris : Pocket.

Références bibliographiques

1. Ansel, Yves (2010), « Pour une socio-politique de la réception », *Littérature*, CLVII, 1, 93–105.
2. Bokobza, Serge (1986), « Littérature et idéologie : *Le Rouge et le Noir*, Chronique de 1830 : À Alain Meyer », *Nineteenth-Century French Studies*, University of Nebraska Press, XIV, 1–2, 19–27.
3. Compagnon, Antoine (2011), *À quoi bon la littérature ?*, Paris : Collège de France.
4. Crouzet, Michel (1986), « Julien Sorel et le sublime : étude de la poétique d'un personnage », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Presses Universitaires de France, 1, 86–108.
5. Dubois, Jacques (2007), *Stendhal, une sociologie romanesque*, Paris : La Découverte.
6. Ginzburg, Carlo (2009), « L'âpre vérité, un défi de Stendhal aux historiens », *Écrire l'histoire*, 4, 89–104.
7. Le Hir, Marie-Pierre (2007–2008), « Stendhal et l'invention de l'intellectuel », *Nineteenth-Century French Studies*, XXXVI, 1–2, 21–44.
8. Lestringant, Frank (2017), « Le Complot des ultras dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal », *Studi Francesi*, LXI/III, 183, 466–457.

9. Simon, Irène (1986), « Religion et langage dans *Le Rouge et le Noir* », *Nineteenth-Century French Studies*, University of Nebraska Press, 1986, XIV, 3–4, 201–213.
10. Thorel, Sylvie (2013), *Le Rouge et le Noir : Roman de 1830, impossible en 1830*, Nouvelle édition [en ligne], Mont-Saint-Aignan : Presses universitaires de Rouen et du Havre, DOI : 10.4000/books.purh.5564.

Nermin S. Vučelj
Univerzitet u Nišu
Filozofski fakultet
Departman za francuski jezik i književnost

KNJIŽEVNA KULTURA STENDALOVOG JUNAKA ŽILIJENA SORELA

Rezime

Crveno i crno je roman o sentimentalnom vaspitanju Žilijena Sorela, čiji se mladički ideali sudaraju s političkom stvarnošću doba restauracije, u čemu i počiva drama romanesknog junaka. Stendalovski junak se emotivno, ali i etički i politički, obrazuje kroz svoja čitanja, kako ona koja su mu obrazovno nametnuta, tako i kroz svoju izabranu lektiru, prema kojoj ima senzibilnu sklonost. Cilj ovog istraživanja je da, u prvom redu, analitički predstavi književnu, religijsku i političku lektiru Žilijena Sorela, a potom i da se osvrne na čitalačku kulturu drugih likova u romanu. Ovaj rad tako analizira kako filološka kultura (shvaćena u prvobitnom i bogatom smislu kulturološkog čitanja, koje obuhvata književnost, filosofiju, religiju i istoriju) formira predstave kod romanesknih junaka i kako se tako stečeno obrazovanje odražava na njihovo intimno postupanje i društveno ponašanje. Rad takođe nastoji da objasni društveno-politički kontekst književnih referenci koje su prisutne u ovom Stendalovom političkom romanu.

► **Ključne reči:** Stendal, *Crveno i crno*, čitanje, književne reference, filološka kultura.

Preuzeto: 8. 2. 2021.
Korekcije: 24. 4. 2021.
Prihvaćeno: 13. 6. 2021.